

COLOMBIE

Du riz pour remplacer la coca

En Colombie, des centaines de paysans ont réussi à remplacer les champs de coca par des plantations de riz. Mais le commerce lucratif de la drogue a failli détruire leur communauté en apportant notamment la guerre civile dans leurs villages. Aujourd'hui encore, ils en subissent les conséquences.



Les familles de petits paysans sont fières de leur récolte de riz. Elle pourra nourrir toutes les bouches.
Photo: Archives Swissaid

«La coca a engendré la criminalité et la désintégration sociale», se lamente Don Jorge, père de famille et «campesino» de San Luis, en Colombie. Au début des années 1990, les hommes et les femmes de la région, jeunes ou vieux, ont commencé à travailler comme journaliers sur les plantations de coca des riches fermiers. Certains petits paysans ont même remplacé leurs plantations de riz, de maïs et de bananes par des champs de coca. Bientôt, il a fallu se procurer les denrées de base sur les marchés. «Ceux qui se sont écartés du droit chemin sont devenus riches, tandis que ceux qui ont continué à trimer pour gagner leur pain quotidien sont restés pauvres», commente encore Don Jorge. Soudain envahis par les narcotrafiquants, les villages de la commune de Simití ont également découvert l'alcool et les produits de luxe.

La coca: une culture lucrative

La famille de Don Jorge fait partie de celles qui ont quitté, voici plus de trente ans, la côte Pacifique Nord pour Simití, en plein cœur de la Colombie, dans l'espoir d'accéder à

des terres fertiles afin de se bâtir un avenir meilleur. Mais il s'est avéré impossible d'acheter ou de se voir attribuer le moindre terrain dans cette région tropicale. Les paysans n'ont alors eu d'autre choix que d'«emprunter» de petites parcelles inexploitées. Certains sont parvenus à les acquérir plus tard. Mais beaucoup sont toujours sans terre aujourd'hui ou ne possèdent qu'une minuscule parcelle sur laquelle ils cultivent un peu de riz, de maïs et quelques pommes de terre. Ils louent donc leurs services comme journaliers sur les plantations de café et de cacao des riches fermiers. Et aussi sur les plantations de coca.

Le rêve d'une vie meilleure que partageaient toutes ces familles ne s'est réalisé que partiellement. D'autant que, avec la coca, la solidarité qui liait les «campesinos» depuis des décennies n'est plus la même. Les valeurs sociales et culturelles ont perdu de leur importance au profit de l'argent, qui régit désormais la vie du village.

Des paysans contraints à l'exode

Et, comme un malheur n'arrive jamais seul, la drogue a également engendré la guérilla. Les paramilitaires, qui réclamaient leur part du gâteau, ont fait main basse sur le narcotrafic en 1998. Les trafiquants, qui avaient la mainmise sur la région, ne se sont évidemment pas laissés faire, et la guerre entre les deux clans a contraint de nombreux paysans à l'exode. Une situation lourde de conséquences: les récoltes n'ont pas été engrangées, de nombreux champs ont été laissés à l'abandon et les denrées de base se sont raréfiées. Seuls ceux qui, en plus de la coca, cultivaient encore du riz et du maïs pour leur propre consommation, avaient une chance de s'en sortir.

Heureusement, tous n'ont pas accepté la désintégration pure et simple de leur communauté. Avec l'appui de Swissaid, l'«Asociación de Productores Alternativos de Simití» tente depuis 1996 de relancer l'activité économique du village pour faire reculer la misère engendrée par la coca. Quelque 150 familles (228 femmes et 153 hommes) ont ainsi décidé de reprendre la culture des denrées de base et de procéder ensemble à leur transformation.

La situation s'améliore

Aujourd'hui, huit ans plus tard, ces femmes et ces hommes courageux ont parcouru bien du chemin. Les champs

de coca ont cédé la place à des plantations de riz, qui s'étalent sur 225 hectares au total, soit une moyenne de 1,5 hectare par famille. Cela suffit pour vivre et permet même de vendre quelques kilos sur le marché local. L'exploitation par l'association de deux moulins à riz a également été rendue possible grâce à l'appui de Swissaid.

Pour Don Jorge, président de l'association qui a trois enfants et deux petits-enfants, l'avantage est important: «Une famille nombreuse comme la mienne consomme trois kilos de riz par jour. Si nous achetions notre riz sur le marché, il nous en coûterait 2 francs 60.» Une somme considérable



Le riz est la denrée qui est servie tous les jours à la table familiale.
Photo: Archives Swissaid

Swissaid, une aide qui va plus loin

Swissaid soutient des projets dans neuf pays du Sud parmi les plus déshérités, en prônant un «développement de l'intérieur et à partir de la base», les femmes et les hommes devant être prêts à prendre eux-mêmes leur avenir en main. Nous ne leur imposons pas des projets qu'ils n'ont pas eux-mêmes imaginés et mis sur pied. C'est ainsi que Swissaid conçoit l'aide au développement en Afrique, en Asie et en Amérique latine - une aide qui va plus loin. Et les partenaires qu'elle soutient s'efforcent de défendre leurs droits, de respecter l'égalité des chances entre les femmes et les hommes, de promouvoir la paix et de pratiquer une agriculture respectueuse de l'environnement. Swissaid n'envoie pas d'experts dans les pays en développement, mais valorise les compétences locales.

Par souci d'économie, Swissaid renonce à envoyer des touménages. Des bulletins de versement peuvent être demandés à Swissaid, rue de Genève 52, 1004 Lausanne, téléphone 021 620 69 70. Les dons peuvent être versés directement sur le CP 30-303-5. D'avance, un chaleureux merci.

dans une région où l'on ne recense aucune activité économique. La restauration de la cohésion sociale est tout aussi essentielle. Les «campesinos» exploitent les deux moulins et battent le riz ensemble, activités qui renforcent encore l'esprit de communauté. Les familles sont aussi plus stables puisque les paysans sont moins contraints de partir chercher du travail dans d'autres régions. Et ils ne louent quasiment plus leurs services comme journaliers sur les plantations de coca pour 3 francs 50 par jour.

La destruction de la coca menace les plantations de riz

Mais il est encore trop tôt pour crier victoire. Nombreux sont ceux qui continuent à cultiver la coca. De plus, l'Etat ne subventionne pas les petites exploitations, mais les monocultures de palmiers à huile, de cacao et de café. Et si les petits paysans plantent des palmiers, on les chasse: le propriétaire - véritable ou prétendu - reprend «sa» terre que, souvent, le paysan cultive pourtant depuis des années. Autre menace: les produits chimiques utilisés pour détruire les champs de coca se déversent dans les cours d'eau servant à irriguer les plantations de riz. Dans la région de Simití, de nombreux champs ont ainsi été anéantis.

Pour relancer la vie économique de la région et permettre une nouvelle prise de conscience chez les «campesinos», il faudra l'action conjuguée de tous les acteurs: l'Etat, les représentantes et les représentants de la société civile ainsi que les paysannes et les paysans. Le chemin à parcourir est encore long.

Astrid Alvarez,
Walquiria Pérez,
Pia Wildberger

Chiffres à l'appui

Le riz est d'une importance cruciale dans ce pays. Base de l'alimentation des 42 millions de Colombiennes et de Colombiens, il arrive en troisième position en termes de production agricole, derrière le café et le maïs, et représente 12 % des surfaces cultivées. Quelque 2,3 % de la consommation nationale sont importés et près de 65 000 personnes sont employées dans la filière.